

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France
Un an 6 f
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur
Un an 8 »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

Félicsque porte-guigine!

LETTRE OUVERTE A PELLETAN

LA PROPAGANDE DANS LES CAMPAGNES



Lettre à C. Pelletan

Ohé! mossieu Pelletan, où êtes-vous? Que foutez-vous?

En vacances, pas!... Vous vous roulez à l'ombre, ou dans l'eau de la grande tasse...

Et ça vous fait perdre une belle occasion de reprendre votre plume, — celle qui a tartiné contre la *loi scélérate*, à propos d'André Reclus.

Je vous l'ai déjà dit : la *loi scélérate* fonctionne sans interruption. Y a pas de jour où, de ci ou de là, quelque pauvre bougre n'en soit victime.

Turellement, y a recrudescence quand Félicsque balade sa viande.

Et c'est le cas, à cette heure!

Notre Tanneur national est dans le Midi, — à nos frais, comme de juste! Et, comme de juste, encore, pour faire du zèle et prouver leur activité, les pestailles des patelins

où il passe fichent au bloc — au petit bonheur, — quelques douzaines de prolos.

Inutile de vous ajouter que ces embastillages se pratiquent en vertu de la *loi scélérate*.

Et vous n'avez pas pipé mot!

Est-ce ignorance ou jemenfoutisme?

C'est évidemment ignorance.

Done, « afin que vous n'en ignoriez » — c'est ainsi que s'exprime un chicanous, — je vas fourrer sous votre blair une brochette d'actes, tout ce qu'il y a de plus crapuleusement arbitraires, perpétrés sans vergogne par les chats-fourrés et les roussins de la R. F.

Je commence :

Il y a environ une quinzaine, un cameiot et marchand de journaux, Panel, était agrippé à Montélimar : il avait ses papiers en règle, de la pacotille sur le dos, mais en poche, tout juste quelques sous, — on l'a emprisonné comme vagabond!

Quarante-huit heures après, sans rime ni raison, on l'inculpaît d'association de malfaiteur... Associé, avec qui? Associé tout seul!

C'est la formule des nouvelles lettres de cachet!

Et ça dure depuis au moins quinze jours! A la prison de Montélimar, Panel — associé tout seul — fait la pige à Dieu le père qui — vous savez ça : « est un en trois personnes. »

Peut-être, quand Félicsque aura déguerpi de ces parages, Panel sera-t-il mis en liberté, —

avec recommandation de ne pas repiquer au truc.

Mais, ceci est problématique, — tandis que son embastillage actuel n'est que trop réel.

—o—

A d'autres, maintenant :

Il y a une huitaine, un peu avant l'arrivée de Félicsque, on a arrêté à Romans deux prolos qui détenaient chez eux 25 kilos de poudre.

Illico, à grands flafas, on nous a servi le coup du complot.

Vous savez, je suis tout plein sceptique pour ces histoires! Et je vous parle — une décoration, si vous voulez! — qu'avant une semaine les deux comploteurs seront remis en liberté et que leur 25 kilos de poudre s'évanouiront..., sans fumée.

—o—

N'allez pas supposer que c'est tout, — foutez non!

D'Avignon on annonce l'arrestation d'un anarchiste signalé comme ayant tenu des propos menaçants à l'égard de Félicsque.

« Des propos menaçants... » en quoi ça consiste-t-il?

Vous, qui avez bataillé sous Badingue, vous devez connaître ces machines-là.

—o—

Voici mieux, toujours à Avignon : cinq

italiens, aux allures suspectes, ont été d'abord filés par la rousse et ensuite arrêtés... on les soupçonne d'avoir voulu voir la trogne à Félisque.

C'est grave, hein, très grave ! Des italiens, ... farcis d'allures suspectes, — je m'étonne qu'on ne les ait pas encore guillotines.

Sûrement, ces cinq là peuvent passer pour de fieffés conspirateurs, — on ne se promène pas à cinq ! surtout quand on est natifs du pays du macaroni.

« La conspiration des cinq ! »

C'est un beau titre pour foutre en manchette d'un quotidien marchand de mensonges.

—o—

A Orange, après une représentation au théâtre, la police a servi à Félisque le spectacle gratuit d'une arrestation : au moment où il allait grimper dans sa guimbarde, une bande de bourriques ont sauté sur un pauvre bougre et — sous prétexte de paroles outrageantes et de menaces à l'adresse du Tanneur National — ils l'ont entoilé sur le tas.

Les policiers ont-ils voulu prouver à Félisque qu'il est sérieusement protégé ?

C'est probable !

Quant à l'inculpé — qui n'a peut-être pas ouvert le bec — il va lui en cuire !

—o—

Eh bien, mon bon Camille, comment trouvez-vous le bouillon ?

Est-ce assez champignol, toutes ces arrestations opérées à la flan, avec un sans-gêne franco-russe !

Qu'en dites-vous ?

Après la litanie de crapuleries que je viens d'aligner à votre intention douterez-vous encore que la loi scélérate soit devenue d'application journalière ?

Je ne pense pas !

Donc, protestez, bondieu ! Ne serait-ce que pour tirer votre épingle du jeu gouvernemental, car vous ne l'ignorez pas : votre responsabilité est engagée.

Vous êtes une légume de l'Etat, — et c'est le cas de vous répéter : qui ne dit mot consent !

Vers la Campagne !

Y a beau temps, quelque chose comme six ans, que — quand les travaux des champs lui en laissent le loisir — le père Barbassou envoie ses épistoles au père Peinard.

C'est dire que, sans nous passer de la pomme à l'un et à l'autre, on a eu le nez assez creux pour s'apercevoir, — sinon bons premiers, du moins assez en avance — que les paysans ne sont pas du tout une quantité négligeable.

Les sociaux et divers autres politiciens l'ont compris ces derniers mois : depuis deux ans, les collectos ont un programme politique pour amorcer les campluchards et, l'autre jour, c'est à l'égrugeoir de l'Aquarium que Jaurès et l'opportuniste Deschanel ont fourré la question des paysans sur le tapis.

Toutes ces semaines j'ai eu le désir de dire quelques mots là-dessus. Mais, c'est une si grosse question que j'hésitais, — et j'hésite encore ! Il me faudrait bougrement de papier et beaucoup de ruminades pour traiter le sujet à fond.

Aujourd'hui, je me décide enfin. Et, pourtant, je ne pourrai qu'esquisser mes raisonnements. Mais, comme de plus en plus, la question paysanne va s'imposer aux réflexions de tous, — par bribes et morceaux, petit à petit, saisissant toutes les occasions par la tignasse, j'éluciderai en plein le fourbi.

Et d'abord, que je réitère ce que j'ai seriné trente-six fois : il n'y a de révolutions efficaces que celles qui ont l'appui des paysans.

Je n'entre pas dans les détails et j'en viens illico à la discussion Jaurès-Deschanel.

Il y a près d'un an que les sociaux mirent en chantier une enquête sur la situation des culs-terreux. C'est les résultats de cette enquête qui ont servi de point de départ à Jaurès. Trois samedis de suite il a jaspé.

Le premier samedi, il a esquissé la situation

actuelle des campluchards, — et il l'a fait mirifiquement ! Ce jour-là, son discours fut rudement galbeux. Avec un sacré brio il narra les misères des culs-terreux, leur déche intense et les montra tels qu'ils sont : commençant à se rendre compte que leur vie devrait être meilleure qu'elle n'est..., serrant déjà les poings de colère... Aussi, gare là-dessous !

Les deux autres samedis, Jaurès perdit de vue les faits et, au lieu de s'appuyer sur eux, il fit des effets oratoires avec les doctrines de Marx et indiqua la solution que promet le socialisme autoritaire.

Il serina les balivernes sur la concentration capitaliste et affirma que, d'ici peu, en fait de richards il n'y aura plus que quelques douzaines de Rothschild ayant spolié tout le monde et possédant à eux seuls tout le terrain de France. Au dessous de ces vampires moisira la masse des spoliés, de jour en jour plus misérable. Et, du coup, la révolution sera aussi facile à faire qu'un tour de passe-passe : la concentration capitaliste étant une sorte de collectivisme bâtarde, y aura qu'à fiche quelques pichenettes sur le gniass des barons féodaux, — et le tour sera joué : la révolution sera faite !

Avec une telle théorie, y a pas besoin de se décarrasser : le nerf et l'initiative sont une pacotille inutile, — il n'y a qu'à regarder couler les événements. La révolution se prépare toute seulette !

Ensuite, une fois les barons féodaux fichus au rancard, des administrations aux rouages compliqués présideront à la culture collective.

En attendant que ça vienne, la seule chose que Jaurès juge utile et préconise, c'est une brochette de lois nouvelles.

Vrai, autant sa péroraison avait été superbe, autant ont été piteuses les deux dernières parties de son discours.

—o—

Le samedi d'après, Deschanel a tenu le crachoir pour répliquer à Jaurès.

Il l'avait belle, nom de dieu !

Il ne lui a pas été difficile de montrer que la fameuse concentration marxiste ne se produit pas, — que le nombre de riches augmente au lieu de diminuer.

Le Deschanel a ensuite jonglé avec des chiffres plus douteux : il a affirmé que la petite propriété est en progrès et que les petits mangent les gros.

A l'en croire les sardines mangent les requins !

Turellement, sa conclusion est prévue : tout est pour le mieux dans la république opportuniste.

—o—

Je ne veux pas me poser en plus mariolle que Deschanel, ni que Jaurès, pourtant m'est avis que tous deux ont été à côté de la question.

Le point important n'est pas de savoir si la propriété se concentre comme l'affirme Jaurès ou se pulvérise comme le jure Deschanel, mais bien de se rendre compte de son rapport.

Eh bien, le grand phénomène révolutionnaire de l'époque actuelle est le suivant : la terre a tendance à ne plus nourrir le rentier.

C'est-à-dire que, grâce aux exigences de plus en plus grandes des paysans qui — avec bougrement de raisons — ne veulent plus se résoudre à bouffer la paille tandis que le rentier bouffe le blé ; grâce aussi à la dégringolade de l'intérêt de l'argent qui est à trois cent environ — et qui tombera encore plus bas, — il n'y a, sur la terre, de vie possible que pour celui qui la met personnellement en valeur, qui la féconde lui-même.

La terre nourrit celui qui la cultive — et pas plus !

Des richards qui ont de gros domaines ne trouvent plus à louer leurs fermes un prix en rapport avec le capital qu'elles représentent, — aussi plus d'un les laisse en friche. D'autres, voulant cultiver quand même, au lieu de tirer profit de leurs terres paient pour les faire mettre en valeur.

En un mot, on va à la neutralisation du sol. D'ici peu, il n'aura de valeur que grâce au travail des cultivateurs.

Or, plus on va, moins les cultivateurs sont disposés à faire cadeau d'une part de leur travail à des parasites.

Si donc, il arrive un coup de chien, un de ces quatre matins, sans trop jérémyer, les richards laisseront les paysans prendre possession du sol, — pour la simple raison que ce sol leur sera, à ce moment là plus encore que maintenant, une source de charges et non de bénéfices.

Voilà le phénomène que les bons bougres peuvent toucher du doigt, — non en fourrant

le nez dans les bouquins, — mais en regardant autour de soi.

—o—

Autre fait : le désir d'indépendance est général ; les plus bouchés, les plus abrutis d'entre les hommes tendent à être maîtres de soi, — c'est le rêve de tous.

Se créer une vie indépendante est devenu à peu près impossible dans les centres industriels. A quoi peut s'y occuper un prolo, — même avec quelques sous d'économie ?

A rien ou presque ! Il peut s'essayer à vendre des pommes de terre frites, monter une petite gargote, risquer un commerce de pacotille.

Mais, si tout ça rend indépendant du patron, il s'en suit une sujétion nouvelle : on est sous la coupe de la clientèle, — ainsi le bistrot est rivié à son comptoir de cinq heures du matin à minuit. L'indépendance n'est donc que relative.

Le moins mauvais est encore de revenir à la terre : étant donné la dépréciation du sol, avec pas beaucoup de brai e on peut acquérir quelques lopins et, si c'est aux environs des villes qu'on s'installe, le maraîchage nourrit assez facilement son homme.

Ce désir d'indépendance qui ramène l'homme à la terre est-il un phénomène assez important pour que le Deschanel puisse en conclure que la petite propriété va grandissant ?

Je n'en sais foutre rien ! Mais, ce dont je suis sûr c'est que ces gas là — revenus à la terre par amour de la liberté — sont de foutus électeurs : ils subissent la gouvernance, parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement, — actuellement. Ils n'ont rien de commun avec le paysan vieux jeu, routinier et réac, que le progrès effarouche et que les dirigeants ont à la bonne. Etre proprio est pour eux un pis aller : ils ont pris ça, faute de mieux, dans la société actuelle.

—o—

Ceci dit, quel est notre turoin ?

Devons-nous, kif-kif les collectos, aller seriner aux paysans que pour comprendre la nécessité du socialisme il faut, ainsi que l'a dit Marx, qu'ils aient été auparavant spoliés par la grande propriété et plongés dans la mistouffe noire ?

Foutre non ! Nous devons tout simplement leur expliquer que le but de la vie est de vivre le mieux possible et que, pour y arriver il est d'abord nécessaire de se dépêtrer de tout parasitisme en envoyant aux cinq cents diables patrons, rentiers et gouvernants. Après quoi, se trouvant entre bons lieux, les causes de chicanes ayant été déracinées en même temps que les parasites, — il n'y aura plus qu'à s'aligner pour faire rendre à la terre le plus possible avec le moins d'efforts. Or, pour y arriver, le plus pratique sera de s'entendre, de se grouper, et de cultiver et récolter en commun.

Voilà ce qu'il nous faut expliquer aux paysans.

Or, pour dissiper les malentendus qu'il y a entre eux et nous — malentendus que les jean-foutre de la haute, toute la séquelle des Deschanel, sèment et entretiennent avec grand soin, y a pas trente-six moyens, y en a qu'un : Aller à eux !

Parfaitement, il nous faut aller à la campluche. Non, en la traversant à toute vapeur, mais en nous y fixant : il faut nous faire à la vie des paysans, si nous tenons à ce qu'ils nous écoutent et nous prennent au sérieux. Il n'y a que quand ils auront vu que nous ne sommes pas des farceurs, venus de la ville pour leur monter le cou, — à l'instar de tous les politiciens, — que leurs méfiances s'évanouiront.

Les Bagnes de Fous

A Constantinople et dans une kyrielle de villes orientales les chiens vagabondent librement : ils n'ont pas de maîtres, conséquemment ignorent l'attache et la muselière.

A Constantinople, c'est les cabots qui sont chargés de débayer les ordures des rues : ils se nourrissent des détritons du ruisseau. Ils vont par bandes, se parquant d'eux-mêmes dans une rue ou un quartier, qu'ils considèrent comme leur « chez eux ». Ils font l'amour à la bonne franquette et les chiennes mettent bas en pleine rue.

A Constantinople, comme dans tous les patelins où les cabots errent en liberté, y a jamais de chiens enragés.

Autre chose : dans tous les pays d'Orient, les

fous ne sont pas enfermés, comme chez nous, dans des maisons prétendues « de santé » et qui ne sont que d'affreuses prisons. Ils errent librement ! Ils sont sacrés ! Nul ne les accable de quolibets, ne les soumet à aucun régime.

On leur donne à boire et à manger où ils se trouvent, comme on leur procure charitablement un gîte afin qu'ils soient à l'abri des intempéries.

On les laisse vaquer comme des corps sans âme, sachant bien que jamais en leur caboche tourneboulée germera une idée de meurtre et de destruction, puisque personne ne les exaspère.

Et les fous, en Orient, sont les plus heureux des mortels, ils n'en foutent pas une datte, boivent, mangent, chantent et pioncent, se les roulent, pour ainsi dire, dans du coton depuis l'heure où leur jugeotte s'en est allée jusqu'à ce qu'ils aient, comme tout un chacun, six pieds de terre sur le ventre.

- 0 -

Il n'en est pas de même en France. Foutre non !

Ceux qui ont été victimes de vengeances, soit pour des affaires de famille, de politique ou de police, et qui ont été, sans aucune raison plausible, internés dans des maisons de fous ; qui ont pu en sortir avec toute leur raison, comme ils y étaient entrés, ont fait frémir au récit de ce qu'ils avaient vu ou enduré.

Ceux qui ont un tantinet bouquiné Vallès se souviennent des pages consacrées aux maisons de fous, où, du reste, il fit un stage dans sa jeunesse.

On n'ignore pas non plus cette phrase quasi célèbre d'André Gill, qui, un jour qu'il était sorti de Charenton, confiait à des amis que, « là-bas, il n'y avait que deux fous : le directeur et le médecin ! »

S'il n'y avait que des fous parmi ceux-ci, le mal serait remédiable ; mais, bon dieu, c'est que depuis quelque temps, ce sont des fous furieux qui font parler d'eux, des bêtes brutes qui torturent avec des raffinements inouïs, qui commettent sur les pauvres malades à eux confiés les actes les plus ignobles comme les plus féroces, des abominations qui dépassent tout ce qu'on saurait imaginer.

Et ceux que Gill appelait les fous, les directeur et médecin, laissent agir, restent sourds aux gémissements des victimes, n'ont, au contraire, que sollicitude et bienveillance pour les forcenés qui commettent tels actes, — les gardiens ou les infirmiers !

- 0 -

A la Salpêtrière, dernièrement, c'étaient des gardiens qui se livraient à des actes odieux sur de jeunes malades, presque des enfants, ou qui commettaient les pires salauderies sur de vieilles femmes impotentes.

Si ces râles viennent jusqu'à nous, par contre, jamais on n'entend parler que ces ignobles crapules aient reçu sur les doigts.

Quelquefois, quand un malade a été ébouillanté ou étranglé par un gardien on ouvre une enquête, — et ça finit en eau de boudin !

Ces meurtres prémédités avec une sauvagerie de chaouch qui veut se débarrasser d'un détenu, arrivent journellement, — tant à Paris que dans les villes de province les plus reculées.

La certitude de l'impunité et aussi la brutalité acquise par le métier sont pour beaucoup dans l'accomplissement de ces crimes : on acquiert l'habitude d'employer le baïllon, de ficeler la camisole de force, de malmenier cette pauvre chair sans défense, avec autant d'insouciance que le boucher accroupi sur le mouton, le coutelas entre les dents, lie les pattes et fait tendre la peau du cou avant de donner le coup décisif.

Et l'habitude devient nature : on s'y attache, on y prend goût ; on s'ingénie à chercher de nouvelles tortures, à inventer de nouveaux supplices.

A ce jeu-là, ce qui doit arriver arrive : des malheureux y trouvent la mort !

C'est arrivé ces jours derniers à Arles. Un pauvre fou, François Magnard, a été immergé de force dans un bain d'eau bouillante après avoir été brutalement maltraité par un employé de l'hospice.

Comme le malheureux hurlait de douleur, il fut retiré du bain. Sa chair boursouflée par la température élevée de l'eau, s'en allait à certains endroits, et quelques instants après, le pauvre bougre tournait de l'œil.

Turellement, y a une enquête... mais elle sera classée comme toutes les autres !

Et même, en supposant que, par exception,

la brute fut condamnée, des faits identiques se renouvelleront encore.

C'est le système qui veut ça !

- 0 -

A Nantes aussi, l'autre semaine, une nonne de l'hospice St-Jacques a assassiné un pauvre maboulé de dix-huit ans, atteint d'épilepsie. Elle lui a fait fiche la camisole de force et le baïllon et on l'a laissée ficelée jusqu'à ce que mort s'en suive. La sœur Mathurine condamna Joux à deux jours de camisole. Le gardien qui le ficela, une brute numéro un, s'arrangea de façon à lui scier les chairs.

Le malheureux hurlait de douleur ! Au bout d'une demi-journée, il fit appeler la nonne, la supplia, lui demanda pardon, la garce resta implacable.

Un camarade eut pitié du supplicié et lui donna à boire. Ça lui en a coûté : pour avoir été bon fieu, il a reçu une flogging !

Au bout de trente-six heures de camisole de force, Joux était à l'agonie : à un moment on le vit pencher la tête et tourner de l'œil, — il était mort ! On ne déficela qu'un cadavre.

Et ce n'est pas une exception ! Dans cet hospice tous les malades sont unanimes à se plaindre d'être agonisés de sottises et roués de coups par les garces de nonnes et par le personnel de la boîte.

Et la goton n'est pas inquiétée ! Elle va et vient, aussi fière qu'un morpion manifestant sur la fesse du pape.

- 0 -

A l'hospice de Saint Nazaire, c'est kif-kif bourriquot : les nonnes sont aussi vaches que partout !

Ces chammelles-là sont tout ce qu'il y a de plus infect : elles engueulent salement les pauvres vieilles dont elles ont la garde et ne se privent pas de leur fiche des beignes, — et au besoin des coups de trique.

Une de ces garces, surnommée Louise, se fait distinguer entre toutes par sa charognerie.

- 0 -

Et ces horreurs se dévident chaque jour, sans que le populo songe à s'insurger contre ces abattoirs.

La saison de prendre les Bastilles est passée !

C'est bougrement triste, mille tonnerres ! Plus que jamais nous patageons en pleine Inquisition !

Bulletins blancs

Ce n'est pas des torche culs qu'on enfourne dans les tinettes électorales ni d'autre gnolerie du suffrage universel qu'il s'agit.

Les bulletins blancs en question sont ceux remis, chaque quinzaine de paye, aux turbiniers par leurs singes, pour passer à la caisse.

Ces cochons de bulletins sont blancs quand le prolo n'a rien à toucher.

Je vois d'ici les lucarnes de plus d'un bon fieu, s'ouvrir plus larges que des ouvertures de tunnel :

— Comment, rien à toucher !... Mais alors, le prolo n'a pas travaillé ? — Si, mon vieux, le pauvre bougre a fait sa quinzaine ; il a turbiné dur... et quoique ça, il lui arrive de ne rien encaisser ! Et malheureusement, une telle dégoutation n'est pas rare.

- 0 -

L'idéal de l'exploiteur serait de faire masser le populo et de ne le payer qu'en monnaie de singe, — c'est-à-dire avec du vent !

Par ce truc, les capitalos s'arrondiraient de sacrée façon, — et en peu de temps.

Mais, malgré qu'ils en pincent, ils ne peuvent y aller si carrément : ils doivent baisser, — et les charognes ne s'en privent pas !

Un des biais qui leur réussit le mieux est l'amende : c'est si commode de barbotter cinquante centimes ou un franc à un prolo, sous prétexte qu'il est en retard ou bien qu'il ne fait pas bien son turbin.

Ce fourbi est tout simplement abominable ! Ainsi, une pauvre bougresse qui gagne 24 sous par jour en s'esquintant à la tâche, se voit administrer une amende de un franc, — pour retard. C'est presque la totalité de sa journée !

A supposer même que le prolo gagne cent sous par jour, une amende de dix sous ou de vingt sous est quand même exorbitante : dix sous, c'est le dixième de son gain, — vingt sous, c'est le cinquième !

- 0 -

Un autre fourbi, que les singes pratiquent ferme pour reprendre aux prolos les salaires

qu'ils leur ont aboulé, c'est le paiement en nature : au lieu de pognon, le patron distribue des fayots, de la chicorée, du pain, des liquettes, des godillots... et tout ce qui s'en suit !

Turellement, le patron achète en gros et ne vend rien au prix coûtant : il prélève un sacré bénéfice, — prétendu légitime en revendant au détail.

C'est à l'économat que ça se passe. L'économat est devenu la doublure de tout baigne où se pratique l'exploitation jusqu'à la gauche. Grâce à l'économat, les prolos sont sous la patte du singe, en plein : toujours endettés, jamais ils n'ont quatre sous à eux, et se trouvent obligés de subir toutes ses vacheries.

Si on ajoute à ça la fourniture du logement par le patron, — c'est complet !

Voilà le prolo tenu par tous les bouts ! En ce cas — dans un baigne — normand ou picard — voici le bilan d'un ouvrier qui gagne, en s'esquintant fort, quarante sous par jour :

X..., père de six enfants	
Gain : 12 journées à 2 fr.....	24 fr.
A déduire :	
Amende.....	1 fr.
Fournitures de l'économat.....	20 fr.
Loyer.....	5 fr.
Total.....	
	26 fr.

X... redoit 2 fr.
Voilà le bulletin blanc !
X... passera à la caisse et, cette quinzaine, il ne verra pas la couleur de la galette du singe.

- 0 -

Après le compte du prolo, faisons celui du capitalo :

Bénéfices	
Amende.....	1 fr.
10 0/0 sur les fournitures.....	2 fr.
Sur le loyer (qui ne vaut que 3 fr. et qui est tarifé 5 fr.).....	2 fr.
Total.....	
	5 fr.

Le patron paie donc 24 francs pour 12 jours de turbin, seulement, sur ce total, il barbotte une belle pièce de cent sous, — reste 19 francs.

Or, 19 francs pour 12 jours font une moyenne de salaire de 31 sous et 3 centimes.

Le turbinier croit gagner quarante sous, tandis qu'en réalité il ne gagne que 31 ou 32 sous.

Ceci expliqué, on comprend la philanthropie des grands industriels qui bâtissent des maisons pour leurs ouvriers, leur ouvrent des économats.

Tout ça, parce que ça rapporte !

- 0 -

Voici encore plus dégueulasse. On donne aux femmes un travail tout spécial dont les prix de façon ne puissent pas être comparés à ceux payés aux hommes.

Dam, il ne faut rien négliger pour plumer la poule sans la faire crier !

De la sorte, on abaisse le prix du travail féminin aux dernières limites afin qu'il soit impossible à une femme, si économe qu'elle soit, de vivre rien que de son travail.

Y a pas à tortiller : comment voulez-vous qu'une pauvre bougresse qui gagne 24 sous par jour, se nourrisse, se frusque et se loge ?

Si elle ne trouve pas un compagnon pour vivre avec elle, elle dégringole dans la prostitution clandestine... C'est ce qu'avait calculé le patron, — ce qui ne l'empêche pas de se proclamer un mossieu très moral.

A part lui, le salaud a ruminé : « Pour ne pas rouler dans la prostitution publique et être désormais sous la coupe tyrannique de la pestaille des « mœurs », bon nombre de jeunes femmes continueront à venir à l'usine, malgré les maigres salaires. C'est tout bénéfice pour moi ! Et comme l'argent n'a pas d'odeur, qu'il vienne de la sueur humaine ou... d'ailleurs, je n'en ratisserai jamais trop ! »

- 0 -

Les travailleurs angliches ont passé par cette carotte patronale : le paiement en nature.

Mais les bougres ont fait un tel potin que les exploiters ont dû y renoncer.

Ensuite, quand la suppression de cette volerie a été un fait accompli irrévocablement, grâce à l'énergie et à la rouspétance des prolos, une loi de l'Aquarium britannique a interdit tout paiement de salaires autrement qu'en espèces.

Turellement, la gouvernance n'est intervenue qu'après la bataille, — c'est toujours ainsi

qu'elle opère : elle suit le progrès et jamais ne le précède.

Ceci dit pour les gobeurs qui espèrent sur l'intervention de l'Etat pour se tirer du pétrin — ils attendront éternellement, ... s'ils ont la patience!

Quand donc, mille tonnerres, le populo de France fera-t-il preuve de jugeotte et d'initiative?

Ça ne serait pas du luxe!

Foutre non, car s'il nous plaît de nous proclamer le peuple le plus spirituel de la boule ronde, il s'en faut que nous soyons le plus désolé.

Est-ce que, si nous avions un brin le nez creux, on souffrirait qu'un exploitateur paye son monde avec des fayots et des pois cassés et délivre des bulletins blancs?

Bons Bougres, ouvrez l'œil!

Les chameaucrates de la gouvernance, la pestaille, les cléricochons, les capitalos, — au total, toute l'engeance mangeuse de pauvre monde est désespérée du succès qu'obtient le *Père Peinard* auprès des campluchards.

Aussi, afin d'entraver la propagande dans les villages, y a pas de mensonges et de crapuleries dont ils n'accouchent : ils s'en vont, claudant partout que la vente du *Père Peinard* est interdite.

Ils savent parfaitement que c'est archi-faux et qu'en disant ça ils mentent pire qu'un député.

N'importe, ils réitérent leurs mensonges quand même, — certains qu'il en restera toujours quelque chose.

Les chameaux regrettent le régime de Badingue, époque où les canards étaient soumis, — comme les trouffions, — à une discipline spéciale.

Quand la gouvernaille n'était pas satisfaite d'un journal on lui foutait un avertissement, ensuite on interdisait sa vente sur la voie publique, on suspendait sa publication et enfin on le supprimait.

Toute cette chinoiserie est allée rejoindre les vieilles lunes!

Depuis 1881, ces procédés, commodes pour les exploités qui n'aiment pas qu'on dévoile leurs trucs, ont été rayés du Code.

Y a donc plus à en parler!

Aujourd'hui, les charognards de la haute ne peuvent pas supprimer un journal, ni interdire sa vente sur la voie publique.

Les dirigeants ont fait cette loi pour leur commodité, afin d'avoir les coudées franches pour eux-mêmes, sans se douter qu'un jour le populo pourrait en profiter.

Ce jour est venu!

Seulement, le populo ignore toutes ces gnoles légales, aussi les exploités, les cléricochons veulent lui persuader que le *Père Peinard* est un journal défendu.

Ils le disent, ils répètent ce mensonge et — peut-être — finissent-ils par le croire eux-mêmes.

Dans les campagnes, les pandores se font les propagateurs de cette fausseté; la semaine dernière j'ai raconté le coup des cognes de Cocumont fichant le grappin sur un bon lieu, parce qu'il distribuait des vieux *Père Peinard*..., et le procureur de la R. F. le faisant relâcher subito.

Afin de donner l'apparence d'une vérité à leurs menteries, roussins et gendarmes tracassent les vendeurs à tel point que les marchands de journaux renoncent à la vente du *Peinard*, ainsi que des autres journaux libertaires, pour qu'on leur fiche deux liards de paix.

Il s'en suit que le *Père Peinard* est obligé de dégouter des vendeurs spéciaux, des bons lieux qui n'ont pas frio aux mirettes et que l'enquinement à haute dose n'effarouche pas.

Il en faudrait des chiées de gas de ce calibre, parcourant villes et hameaux, et gueulant le caneton à pleins poumons.

Seulement, cela augmente les dépenses du journal et voilà pourquoi y a pas mèche de le vendre meilleur marché que deux ronds.

Tel quel, grâce à tous les emmerdements des jean-foutre, c'est avec bougrement de coton que le journal fait ses frais : pour faire les frais, s'il était à un sou le numéro, il faudrait que la vente fasse plus que doubler.

On y viendra, mille tonnerres! Un brin de patience... et que tous les camaros qui ont le caneton à la bonne poussent à la roue pour développer sa vente, soit en dénichant des vendeurs ou, plus simplement, des lecteurs et des abonnés.

Malgré tout, la pestaille cherche des mistouffles aux vendeurs.

On leur demande leurs papiers, lorsqu'ils exercent leur métier au milieu du populo; on les conduit chez le maire, chez le quart-d'œil, chez le brigadier des pandores..., et comme ils sont en règle on les relâche.

N'importe! La horde des cléricochons gueule à qui mieux mieux que le *Père Peinard* a été entoilé; que le prolo ne doit pas acheter le canard, qu'il se compromet, qu'il peut être poursuivi..., et patati et patata!

Tout cela, c'est de la calembredaine, du chiquet. A preuve, c'est que la semaine suivante, le copain reparait, clamant à tue-tête : « Demandez le *Père Peinard*!... deux ronds!... »

Donc, toutes ces sales ragougnasses, ces boniments à la graisse de bourrique, sont de la blague. Les charognards perdent leur temps à vouloir tournebouler l'intellect du populo pour lui faire croire que son canard favori est défendu.

Il y a huit ans que le *Père Peinard* paraît; — et, nom d'un pétard, le chanvre qui doit lui serrer le kiki n'est pas encore semé!

Les Sans-Vacances

PAR JULES JOUY

Air de la *Légende de Saint-Nicolas*

Loin des champs où les écoliers
Sautent, sans pions et sans colliers,
Oubliant collège ou pension,
Dans les maisons de correction
Il est des pauv's petits enfants
Qui sont enfermés tout le temps.

Ils voudraient bien, en liberté,
Vivre aussi les beaux jours d'été.
Mais, hélas! leur triste horizon
C'est le mur noir de la prison.
Il est des pauv's petits enfants
Qui sont enfermés tout le temps.

Ils voudraient inventer des jeux
Et courir dans les chemins creux;
Mais, hélas! leurs bois, leurs halliers,
C'est le mur blanc des ateliers.
Il est des pauv's petits enfants
Qui sont enfermés tout le temps.

Ils voudraient bien en s'endormant,
Redire aussi : « Bonsoir, maman! »
Mais, hélas! leurs sombres parents
C'est l'œil soupçonneux des tyrans.
Il est des pauv's petits enfants
Qui sont enfermés tout le temps.

Ils voudraient bien aussi, chez eux,
Rêver dans de bons lits moelleux.
Mais, hélas! leur bon lit bien chaud
C'est la paille et le cachot.
Il est de pauv's petits enfants
Qui sont enfermés tout le temps.

Collégiens, qui vous en allez
Cueillir les bleuets dans les blés,
Quand les feux du soleil couchant,
Le soir, viendront rougir le champ,
Pensez aux pauv's petits enfants
Qui sont enfermés tout le temps.

MATINÉE SPECTACLE

POUR

Les Martyrisés de Montjuich

ET LEURS FAMILLES

C'est dimanche, après-midi, qu'aura lieu au théâtre de la République la grande matinée donnée au profit des martyrisés de Montjuich et de leurs familles.

A Barcelone, les prisons ne sont pas encore vides! Près d'une centaine de malheureux sont retenus dans les cachots par les inquisiteurs, malgré qu'ils aient été reconnus innocents et acquittés par les tribunaux.

Malgré leur innocence, par mesure de précaution, la gouvernance a décidé de les bannir

de son territoire. Or, comme ils n'ont pas de galette pour payer leur voyage, on les tient enfermés.

C'est tout simplement monstrueux!

Pour tirer ces innocents des griffes de leurs bourreaux et pour leur fiche un peu à bouffer, en attendant qu'ils aient pu se dépêtrer dans le patelin qui leur donnera asile, y a besoin de galette.

Et c'est pourquoi, il faut espérer que, dimanche, y aura abondance de populo au théâtre de la République, afin qu'il y ait abondance de pognon pour les victimes des inquisiteurs d'Espagne.

D'ailleurs, ça vaudra l'os!

Prix des places : Avant-scène de rez-de-chaussée et de balcon, 3 francs; Avant-scène de première galerie, loges de balcon, fauteuils d'orchestre et de balcon de face, 2 francs; fauteuils de balcon de côté et de foyer, 1 franc. Les autres places, 50 centimes.

Le bureau de location est ouvert au théâtre tous les jours de 2 à 5 heures.

Voici le programme du spectacle :

PROGRAMME

1. Allocution par M. **Tarrida del Marmol**, rédacteur à la « Revue Blanche ».
2. M. **Buffalo**, chanteur populaire.
Tu t'en iras les pieds devant.
Le Semeur.
3. Mlle **Duparc**, de Parisiana.
Mari, Femme, Enfant.
C'est drôle à dire.
Il rit toujours.
4. M. **Paul Paillette**, poète-philosophe.
On ne vit qu'en autrui.
Les Enfants de la Nature.
5. M. **Xavier Privas**, des Quat'z'Arts.
Le Testament de Pierrot.
Thuriféraires.
6. Allocution par M. **Aristide Briand**, directeur du journal « La Lanterne ».
7. M. **Georges Tiercy**, du Chat-Noir.
Auguste la Purée.
Un concierge complaisant,
8. Mme **Louise France**, du Théâtre-Libre, dans ses interprétations.
9. M. **Charles Lesbros**, du th. de Monte-Carlo.
Les Saisons (Chanson du Blé).
Les Jacques.
10. Mme **Bob Walter**, des principaux concerts de Paris.
Chansons de Bergères du XVIII^e siècle.
11. Allocution par M. **Marcel Sembat**, rédacteur au journal « La Petite République ».
12. M. **Marcel Legay**, chansonnier.
Le Soleil rouge.
Le Coq rouge.
13. Mlle **Kamouna**, des Quat'z'Arts, dans son répertoire.
14. M. **Yon Lug**, des Quat'z'Arts.
Oh! Pauv' Populo.
Le premier Tanneur de France.
15. Mlle **Jeanne Descrains**, professeur de diction, dans ses interprétations.
16. M. **P. Laforest**, de la Porte-Saint-Martin.
L'Hiver.
Jean Chouan.
17. M. **Frédy**, de Parisiana, dans ses imitations.
18. **Les Bohémiens de Montmartre**, dans leur répertoire.
19. Allocution par M. **Charles Malato**, rédacteur au journal « L'Intransigeant ».

Le piano d'accompagnement sera tenu par le compositeur **Albert Clément**.

Pour ce programme Willette s'est fendu d'un dessin rupin et suggestif, comme il sait en faire : une famille de martyrisés, qu'à coups de crosse, les pandores chassent devant eux.... Dans le fond, Jésus, crucifié, reluque le spectacle, — et il ne descend pas pour museler les tigres qui se réclament de son nom!

En Banlieue

A **Saint-Denis** quelques copains se sont dégruillés pour secouer l'apathie du populo qui s'endort dans l'exploitation.

Ils ont jeté les bases d'une Bibliothèque; mais, faute de bouquins, ils doivent pour l'instant se borner à faire des conférences.

La besogne faite n'en est pas moins bonne, — meilleure peut-être! — car beaucoup de bons bougres qui ne viendraient pas dans un groupe

viennent à une conférence publique, — et là ils ouvrent tout grands leurs plats-à-barbe.

La dernière conférence surtout a été très chouette : Broussouloux, Brunet, Raubineau et quelques autres copains ont traité du machinisme, de la grève générale, du collectivisme, ainsi que de la question syndicale et le populo présent a gobé leurs jaspinades, — mieux que du petit bleu.

Les copains de Saint-Denis, désireux de continuer cette propagande, repiqueront au truc, au moins une fois par mois.

La prochaine conférence sera faite avec les copains de la *Jeunesse Egalitaire* qui, sans être encore des anarchos en plein, y viennent en douce. La question traitée portera sur le communisme libertaire et le socialisme d'Etat.

Babillarde Rémoise

Mon vieux Peinard,

Depuis quelques années que je lis tes réflexions, je vois que tu crosses dur les politiciens et tu n'as vraiment pas tort, car c'est de la bêtise d'attendre qu'il sorte quelque chose de propre du Palais-Bourbon.

Si seulement les électeurs voulaient ouvrir leurs lucarnes et se rendre compte de ce qui se passe!

Voilà douze ans que je suis la politique à Reims et j'ai bien été obligé de constater qu'il n'en est rien sorti.

Il y a quelques années, nous étions affligés d'un député cléricale; les cléricaux gueulaient comme des baleines pour décrocher l'assiette au beurre, et ils y sont parvenus sans trop de magnés : le populo, toujours gobeur, croyait avoir touché juste.

Il a fallu en rabattre! En fait de réformes nous avons eu la visite de Carnot qui vint boulotter quelque chose comme 80.000 francs à la ville de Reims, dans l'espace de trois heures.

Quand vinrent les élections de 1893, il fallait trouver du nouveau : les cléricaux n'ayant rien foutu et les radicaux idem, c'est sur un social à l'eau de rose que se rabattirent les votards.

Or donc, c'est Mirman qui fut bombardé député, sous l'étiquette de radical socialo.

Qu'a-t-il fait?

Voici : il y a un an il alla faire la courbette devant le Tanneur National et l'invita à venir à Reims en compagnie du Père la Famine pour inaugurer la statue de la Pucelle d'Orléans.

Et pour excuser Mirman, son canard imprima que cette démarche n'avait rien de politique.

C'était du culot!

C'était pas non plus de la politique, hein, quand, tout dernièrement, Mirman a à nouveau invité Meline à visiter l'Exposition agricole, — visite qui a eu le résultat de faire décorer notre maire réactionnaire?

Vrai, pour un socialo, c'est des sales fréquentations. Qu'on y donne toutes les excuses possibles, ce n'est pas franc!

Et ce n'est pas tout, encore! L'autre jour le *Franc Parleur* qui est un canard dur aux oies racontait que la société d'apiculture, dans sa réunion du 18 juillet, a bombardé « membres d'honneur » une kyrielle de types et dans le tas y a le cardinal Langénieux, le duc et député de Montebello et... Mirman!... ainsi que les rédacteurs en chef de tous les journaux du patelin, réacs, opportunistes, radicaux et radical socialo.

Quelle salade!

On a beau s'y prendre comme on voudra, on ne me fera jamais gober ça : qu'un bon bougre qui en pince pour que tout le monde bouffe à sa faim, pour qu'on voit la disparition de l'exploitation humaine, puisse avoir quelque chose de commun avec un raticchon du calibre de Langénieux et un duc comme Montebello.

Toutes ces ragougnasses sont de la politique et rien que ça.

Qu'a gagné le populo de Reims à changer de bouffe-galette : à prendre successivement un cléricale, un radical ou un socialo?

Peu de balle!

Tant plus on a changé, tant plus ça a été le même fourbi.

Si donc, on essayait d'envoyer aux chiottes tous les ambitieux, tous les quémandeurs de suffrages, et qu'on s'occupe de faire nos affaires nous-mêmes, sans richards ni gouvernants?

Si mal que ça aille, ça irait toujours mieux que maintenant.

UN QUI EN A SOUPÉ



Y a que le nerf!

Bordeaux. — Les bons bougres se souviennent du chabanais que firent les employés pour décrocher la fermeture du dimanche.

Ils sont arrivés à leurs fins!

Les patrons ont formellement promis, à partir de dimanche, de laisser les magasins fermés toute la journée.

Si, au lieu d'y aller carrément — et de faire valser les glaces des magasins — les employés s'étaient adressés aux députés et avaient mené l'intervention des pouvoirs publics, ils seraient encore gros-jean comme devant.

C'est une nouvelle preuve, après une kyrielle d'autres, que la poigne vaut bougrement mieux que la platitude.

Bravo, taureau

A Arles-sur-Tech, le jour de la fête locale, on a coutume de clôturer la place publique et d'y lâcher un taureau que va combattre qui veut.

C'est ce qu'on a fait dimanche dernier.

Mais, chose pas prévue au programme, deux des toréadors improvisés se prirent de querelle et se tapèrent dans le nez.

C'était rien que ça. Seulement, un charpentier-à-Félicque a voulu profiter de l'occasion pour verbaliser : il a vivement sauté dans l'arène et a cherché pouille aux deux batailleurs.

Le taureau, mécontent de l'attitude piteuse des deux gas qui n'osaient plus bouger, crainte du pandore, a protesté et s'est rebiffé à sa façon : il a foncé sur le gendarme et d'un coup de corne l'a envoyé rouler à quinze pas et — revenant à la charge — il lui a salement endommagé les fesses.

Heureusement pour le pandore le populo a détourné le taureau, sans quoi le coqne y aurait laissé sa carcasse.

L'estimable taureau ne passera pas en justice : il est permis à un animal de manquer de respect aux autorités.

Les animaux ont bien de la chance!

La Prison Desjouis

Orléans. — Au-dessus de l'énorme porte de fer qui en ferme l'entrée on lit : *Fabrique de Corsets.*

Appeler ça une « fabrique » ce serait lui faire bougrement d'honneur. En effet, des murs plus épais que ceux de Saint-Lazare, des fenêtres garnies de barreaux de fer (toujours comme à Saint-Lago) et par dessus les barreaux des grillages très serrés.

Qui donc pourrait appeler ça autrement qu'une prison?

Rien n'y manque : pas même les souterrains! En effet mossieu Desjouis ayant ses ateliers séparés par une rue, a obtenu de la Ville l'autorisation de faire percer un passage *sous la rue*, dans le seul but d'épier et de surprendre les pauvrettes qu'il tient en esclavage, si elles osaient prendre cinq minutes de repos.

Elles sont là dedans une soixantaine. Voici leur supplice quotidien : une fois enfermées, défense de se déranger pour boire, défense même d'apporter de la boisson avec soi. Les chiottes ferment à clé, la contre-maîtresse garde la clé, et pour aller pisser il faut lui demander la permission. La tyresse monte la garde à la porte des goguenots et si l'une y fait une trop longue pose : à l'amende!... Il n'est pas permis de faire des cordes!

De même, si l'on repique trop souvent au truc, — c'est encore l'amende!

Par ce moyen, Desjouis rentre en possession d'une partie du salaire — pourtant bougrement maigriot — qu'il est censé payer à ses malheureuses esclaves.

Les pauvrettes gagnent en moyenne trente sous par jour, — il y en a même qui ne gagnent que trois francs par semaine.

Et beaucoup font 15 à 16 heures de travail par jour.

Que font les inspecteurs?

Quoi qu'ils inspectent?... Peut-être le portebraise du singe, — mais ce n'est sûrement pas son baigne!

Où les ouvrières sont fantastiquement exploitées, c'est quand on leur donne à faire de l'éventaillage. Ce turbin consiste à garnir des

corsets avec de la soie. Pour garnir un de ces corsets, qui se vend 6 francs, 7 francs et au-dessus, l'ouvrière doit acheter pour dix sous de soie et ce travail lui est payé huit sous.

Donc, après avoir turbiné, elle se trouve avoir mis deux sous de sa poche!

Il va sans dire que si les pauvres bougresses faisaient toujours de l'éventaillage, aucune ne serait assez riche pour bûcher chez Desjouis. Ce sale boulot, qui leur est donné de temps à autre, est leur cauchemar à toutes, — mais il rapporte gros au singe, naturellement!

Le singe ne serait encore — relativement — pas trop muflé. Mais c'est « madame » qui porte la culotte. Or, comme « madame » est farcie de bigoterie elle pousse la roserie jusqu'au ridicule.

Que je donne aux camaros un échantillon des pantouffleries qui se dévident dans ce baigne : la contre-maîtresse du *baleinage* qui pourrait rendre des points à « madame » sur le chapitre de la bigoterie, est une amie... très intime, probablement... du raticchon de St-Donatien.

Ce brave ensoutané a besoin d'un saint, mais au lieu de se payer sa fantaisie avec son pognon il veut se le faire offrir. Or donc, sa chère amie, la contre-maîtresse, a imaginé de faire une quête dans l'atelier et, pour encourager les versements, elle a collé un petit carton au mur où chaque ouvrière qui a versé a le droit de piquer une épingle et ça doit lui porter bonheur!

Quelques bonnes bougresses ont envoyé paître cette abruterie par l'eau bénite, — mais d'autres, par nigauderie ou pour avoir la paix, ont casqué deux ou trois sous.

Quant au raticchon, ce qu'il doit se gondoler!

Cette trouducuterie s'est passée la semaine dernière; on saura bientôt si St-Donatien fera pleuvoir une chiee de bénédictions et de récompenses sur Mame Desjouis, sa crétine contre-maîtresse et les pauvres tyresses qui ont carmé.

Le marquis de Carabas

Pont-Remy est un petit patelin de la Somme d'où me rapplique la babillarde suivante, que j'insère avec bougrement de plaisir.

Primo, parce qu'elle est une preuve que le marquis de Carabas trouve dans les petits patelins où il veut s'imposer, des gas qui ont les côtes en long et ne plient pas l'échine;

Deuxiemo, parce qu'elle rectifie une erreur dans l'énumération des bagnes industriels du marquis, — erreur en moins, — car foutre, c'est pas par exagération que j'ai pêché.

Et je préfère ça!

Plus d'une fois des bons bougres m'ont seriné : « Mais, père Peinard, tu n'en dis pas la moitié... »

A ceux-là, j'ai toujours répondu : « Jedis ce dont je suis certain et je tâche toujours d'en dire moins que plus, afin que personne ne puisse me traiter d'exagérateur. »

Ceci dit, voici la babillarde en question :

Monsieur Peinard,

Dans un article intitulé *LE MARQUIS DE CARABAS*, vous énumérez les usines appartenant à la maison Saint frères; vos renseignements à cet égard sont incomplets. Aux bagnes 1° de Flixécourt; 2° l'Etoile (Moulins-Bleus); 3° Pont-Remy; 4° Saint-Léger (l'Arondelle); 5° Abbeville; 6° Saint-Ouen; 7° Pont-Metz, il convient d'ajouter :

8° usine de Gamaclus;

9° usine de Beauval, dans la Somme (en construction);

10° usine de Doullens;

11° deux usines en Algérie;

Et j'en passe peut-être!... es des plus profitantes!

Vous rendriez un public hommage à la vérité en constatant que la municipalité de Saint-Remy n'est point inféodée au député Charles Saint : elle lutte au contraire pour son indépendance et ce n'est point à elle ni aux membres du conseil municipal qu'il convient d'appliquer l'épithète de *larbins de l'usine*.

X... CONSEILLER CIPAL.

Vacherie de Probloc

Chalon-sur-Saône. — Mossieu Didier, un puant vautour du patelin, avait un locataire en retard pour le règlement de son terme.

Le dégoûtant probloc n'a rien imaginé de mieux que profiter du séjour à l'hospice du prolo en question pour balancer les hardes et foutre à la rue la femme et les mioches du pauvre bougre.

Le salaud, pour foutre la courante à la pauvre bougresse, était accompagné d'un chien

couchant de la bourgeoisie et du traditionnel recors.

Comme ce joli monde commençait à procéder à l'expulsion, voilà qu'un copain qui passait par là se met à protester contre la vilaine besogne du trio.

Mais va te faire foutre! Les vampires n'ont pas lâché leur proie, et c'est avec un acharnement de mouches vertes s'abattant sur de la charogne qu'ils ont terminé leur opération.

Ce fait est banal — et bougrement commun! Raison de plus, cré pétard, il devrait donner à réfléchir aux prolos qui s'échinent pour arriver à payer leur terme, — et qui ne songent pas à mettre un terme à ces horreurs.

Pendant que le prolo languit à l'hôpital, qui donc va fiche la becquée aux mioches et à la femme? Qui donc va leur trouver une pièle?

Les problocs ne se doutent pas de ce qui leur pend au nez! Un de ces quatre matins on va se dire que la cloche de bois est un remède insuffisant et, au lieu de décaniller sans l'autorisation des proprios, on restera quand même là où on se trouvera bien.

Alors, les huissiers, encombrés de besogne, ne sauront plus où donner de la tête et ces maudits requins de terre se décideront à démissionner, pour ne pas crever — ou se faire crever — à la peine.

Viande à Camarde

Toulon. — On construit actuellement dans la darse Missiessy un troisième bassin pour y échouer les navires de guerre.

Les prolos employés à cette sacrée entreprise turbinent dans des cloches à une profondeur de seize mètres environ et ils y restent huit heures, soumis à une pression effroyable par l'air comprimé indispensable à ces maudites cloches à plongeurs.

Si, au sortir de la cloche, le passage à l'air comprimé est un tout petit peu trop brusque les prolos tombent foudroyés, — tués par la décompression de l'air dans leurs organes.

Le 26 juillet, six ouvriers ont été à moitié asphyxiés, — leur état est grave; le 27 y a eu deux blessés; le 28 et le 29, un blessé chaque jour.

C'est dire que quand un prolo descend dans la cloche, il peut se considérer comme foutu.

Ce qu'il y a d'épatant c'est qu'il se trouve des gas pour y descendre quand même!

Que les travaux ne soient pas suspendus par ordre des autorités, ça se comprend, — la sollicitude gouvernementale pour les prolos consiste à en ordonner le massacre;

Mais, que les pauvres bougres continuent à travailler sans se soucier de la Camarde qui les guette à toute minute, voilà qui est renversant!

Et si, encore, ils gagnaient des journées épatantes, — l'appât du gain pourrait expliquer qu'on coure le risque. Mais c'est pas le cas! Les prolos des cloches touchent seize sous de l'heure, soit, pour huit heures, 6 fr. 50.

C'est donc pour six francs dix sous que ces bonnes poires risquent continuellement leur existence.

Est-ce qu'ils n'attachent pas d'importance à la vie?

C'est plutôt manque de réflexion.

Ils se soumettent à l'esclavage capitaliste, risquent la mort à tous coups, sans y songer.

Ils serinent, kif-kif des perroquets, « qu'il faut travailler pour manger » et ils ont les quinquets trop chassieux pour s'apercevoir que les jean-foutre qui vivent le mieux sont justement ceux qui n'en foutent pas une datte.

Ceux-là vivent aux crochets du populo : quand un gas risque sa vie au fond d'une cloche à plongeur, — par ricochet un richard la mène joyeuse.

Et quand on voit de telles dégoûtations on se demande pourquoi ces pauvres bougres affrontent la mort journalièrement, pour décrocher leur pitance quotidienne, tandis qu'ils n'osent pas revendiquer leur part de jouissances sociales?

Il serait pourtant moins dangereux de turbiner à la réalisation de la Sociale libertaire qu'à descendre dans une cloche à plongeurs.

Paroles imprudentes

Romilly. — Il y a quelque temps, un conseiller cipal socialo, Villemin, foutu à cran par la vacherie du maire, un sale réac, gueula, sous un coup de colère : « Celui qui lui crèverait la paillasse n'aurait peut-être pas tort... »

Illico, Villemin fut entoilé. Il vient de passer à condamnation et a récolté deux mois de prison.

Si seulement ça pouvait lui faire comprendre

que, tabler sur la conquête des pouvoirs publics, c'est perdre son temps car, quoi qu'on fasse, l'Etat n'aura jamais d'autre raison d'être que de soutenir les riches et de pressurer le populo.

Par exemple, ce qui n'est pas chouette, c'est une petite tartine signée « Un radical socialiste » et parue l'autre jour dans le *Petit Troyen*.

Ce type a éprouvé le besoin de mettre ses amis en garde contre les menées d'une flopée d'anarchos qui se réunissent chez un troquet de Romilly et se décarcassent pour répandre leurs idées. À l'en croire, ils sont à la solde des patrons.

Parions que ce merdaillon qui bave une salété pareille est un futur candidat!

Au lieu de dégueuler sur des copains, cet ostrogoth ferait bougrement mieux de prouver qu'il est meilleur que ceux qu'il débène en faisant aux exploités une guerre plus ardente qu'eux.



En Italie, les bandits de la haute ne sont jamais à court de crapuleries : c'est eux les inventeurs des *associations de malfaiteurs* et c'est eux aussi, qui, sous le nom de *domicile forcé* ont imaginé de déporter les bons bougres reconnus innocents par les tribunaux et les gas qui déplaisent à telle ou telle charogne dirigeante.

Ces dernières semaines, à Rome et dans quantité de patelins, il y a une kyrielle d'arrestations, opérées à l'aveuglette, sous prétexte de dénicher les prétendus complices d'Acciarito.

Un chat fourre, qui rendrait des points à Q. de Vilain Repaire et à Puybaraud, s'occupe de prouver que des pauvres bougres qui ne se sont jamais vus, qui n'ont jamais été en relations avec Acciarito, ne le connaissent absolument pas, sont ses complices.

En Espagne, malgré la férocité des inquisiteurs, le populo a l'air de faire de la rouspétance. C'est toujours pour ne pas se laisser administrer de nouveaux impôts qu'il y a du grabuge.

À Madrid et dans les environs, ça chauffe depuis plus d'une huitaine : y a eu des émeutes sérieuses et les octrois ont été chambardés. Le populo s'est tamponné ferme avec les pandores et les sergots, — les femmes surtout ont fait preuve de bougrement de nerf.

Et ce n'est pas fini! Les autorités tentent bien d'amadouer les rouspéteurs en leur promettant monts et merveilles... Mais comme quand ils se sentent menacés les dirigeants ne sont pas chiches de promesses, ce coup-ci, ça ne prend guère.

En Portugal aussi y a du chabonais. Mais, au lieu d'avoir pour mobile des questions économiques c'est la politique qui est cause d'effervescence.

Les républicains font du bacchanal et tentent de foutre en l'air le gouvernement royal. Les portugais s'imaginent qu'une république ferait leur bonheur, c'est qu'ils ignorent d'où vient leur détresse.

Certes, ils ont raison de désirer foutre en l'air le sale gouvernement qu'ils ont sur la râble, — mais où ils ont tort, c'est de vouloir le remplacer par un autre.

Se débarrasser du choléra, pour s'administrer ensuite la peste, — c'est guère malin!

Aux Indes Anglaises. — Les Indiens n'ont pas jubilé avec la reine d'Angleterre. Loin de là, ils ont lancé de sacrées imprécations!

Et ils n'avaient pas tort, car leur immense pays — été tellement ravagé par les richards débarqués d'Angleterre que la famine y est en permanence.

Après les imprécations, voici la révolte!

L'émeute gronde et risque de devenir formidable, car il ne faut pas oublier qu'il y a là-bas 240 millions d'habitants.

Ce n'est foutre pas de la petite bière!

Et, turllement, comme tout gouvernement qui se trouve acculé, le gouvernement anglais

devient aux Indes tout à fait despotique. A Bombay, les Indiens qui tartinent dans les journaux indigènes et gueulent contre l'oppression britannique sont fichés au bloc à propos de bottes.

Tant qu'il n'y a pas eu de pet, on les a laissés dire, maintenant c'est plus ça.

Les Indiens sont sous la coupe d'une loi scelerate qui n'a rien à envier à la loi scelerate de nos bons républicains français : tout indien qui excite à la haine et au mépris du gouvernement risque la déportation, à vie ou à temps, ou tout au moins à trois ans de prison, — la peine est au gré du juge!

C'est le cas de le rengainer : tous les gouvernements se ressemblent!

LE THÉÂTRE CIVIQUE

Le samedi 7 août 1897, à 8 h. 1/2, deuxième spectacle, salle des Mille-Columnes, rue de la Gaîté-Montparnasse, n° 20.

Les portes ouvriront à 8 h. 1/4 précises et un droit de vestiaire de 50 centimes sera perçu par personne.

Y aura des proses et des vers de Victor Hugo, Pierre Dupont, Jules Jouy, Séverine, Catulle Mendès, Clémenceau, O. Mirbeau, Rette, Lumet, Lantoin, lus et chantés par Mmes France, Deschamps, Raynold, Clés, Deville et MM. de Max, Hattier, Zeller, Cortin et Mévisto.

Chants, par Mmes Deschamps et Violette Dechaume.

On jouera « En Détresse », pièce en un acte d'Henry Fèvre.

Le spectacle sera précédé d'une causerie par J.-G. Prod'homme.

CHANSONS ILLUSTRÉES

De tous côtés, les copains réclament des chansons.

Et ils n'ont foutre pas tort car la chanson est un sacré élément de propagande.

Or donc, pour répondre aux désirs des camaros, le Père Peinard a commencé la publication d'une série de chansons gaubeuses : il en paraîtra une environ tous les quinze jours.

Chaque chanson, sur fort papier, avec un dessin et la musique, sera vendue Deux ronds.

Les vendeurs du Père Peinard auront sur ces publications la même remise que sur le journal.

— 0 —

Les copains détreux de recevoir directement les Chansons illustrées du Père Peinard, au fur et à mesure de leur publication, peuvent s'y abonner aux conditions suivantes :

Abonnements à la série de douze chansons : pour la France, 2 fr. 50 et pour les autres pays, 2 fr. 75

— 0 —

La seconde feuille des chansons du Père Peinard : LES LIBERTAIRES, paroles de E. Decreet, musique de Mévisto aîné, est en vente à Paris.

Les bons bougres qui ne l'auraient pas trouvée chez leur marchand de journaux n'ont qu'à lui dire d'en réclamer aux porteurs du Petit Parisien qui leur en fourrera tant et plus.

Les copains qui n'auraient pas eu les ANTI-PROPARIOS n'ont qu'à les réclamer à leur marchand.

AUX CAMARADES BELGES

Bruxelles. — Le « Vrijheid » et la manifestation du 15 août. — Le Parti Ouvrier belge organise le 15 août prochain une grande manifestation antimilitariste.

Livrée à la seule action des social-démocrates, cette forte mobilisation d'hommes n'aurait pas d'autre résultat que le déploiement, aux yeux satisfaits des badauds, d'un long cortège de riches bannières, de fanfares éclatantes et d'ouvriers paisibles participant au défilé par devoir et alléchés par des conditions exceptionnelles pour visiter l'exposition.

Avant la dispersion de la foule, quelques avocats, en quête de mandats, développeraient en des phrases sonores combien serait préférable à cette discipline militaire qui asservit au gouvernement catholique une forte réglementation dans le parti ouvrier qui leur assurerait d'être suivis par les électeurs dans les tortueuses voies que les circonstances imposent à leur ambition.

Seulement, les révolutionnaires ont résolu de contrarier leur projet. Le groupe libre de Malines invite les camarades à une réunion qui aura lieu à Bruxelles le 15 août à 9 h. du matin pour organiser la distribution de leur journal « Vrijheid » qui paraîtra cette fois dans les deux langues avec des articles de circonstance et des numéros inventés des organes anarchistes français. Nous comptons publier un manifeste antimilitariste qui sera con-

densité toute l'action démoralisante de l'armée et démontre la disparition facile de l'autorité par la révolte de ceux qui la subissent.

Le soir, à 8 h., nous nous réunirons au même local pour répartir l'argent provenant de la vente des publications et discuter les moyens d'une action commune et permanente pour la propagation de nos idées.

Nous espérons que les camarades viendront nombreux à Bruxelles: cette journée sera ainsi fructueuse pour la propagande libertaire. Déjà quelques groupes nous ont annoncé leur participation à la manifestation.

Des chants révolutionnaires entonnés vigoureusement aux oreilles des malheureux fidèles de la loi et du vote ramèneront leur ancienne décision qui leur a valu quelques victoires sur les capitalistes.

La réunion aura lieu le dimanche 15 août à 9 heures du matin et le soir, à 8 heures, "à la Colline", rue de la Colline, près de la Grand-Place.

Le camarade Monier se charge de recevoir l'argent destiné à payer la publication du manifeste du 15 août.

RICHES INITIATIVES

Le camarade Condom, photographe, 3, avenue Thiers, à Lyon, vient d'avoir une chouette idée pour aider à la prochaine éclosion de *La Clameur*.

Voici la combinaison dont bénéficieront tous ceux qui se présenteront chez lui avec le bon ci-dessous :

Sur le prix total de leurs commandes, 40 pour cent seront versés à la caisse de *La Clameur* et donneront droit à un abonnement pour la somme de ces quarante pour cent.

Par exemple, supposons un camarade qui s'offre une douzaine de photographies à 5 fr. Sur cette pièce de cent sous, il y aura 2 francs pour *La Clameur* et, en outre, le camarade aura droit à 2 francs d'abonnement à *La Clameur*, soit à recevoir le journal pendant 40 jours.

S'il commande pour 10 francs de photographies, 4 francs seront pour *La Clameur* et il aura droit à 80 jours d'abonnement.

Bon-Prime de LA CLAMEUR

Versement à effectuer au journal

Abonnement à servir à

pour _____ mois.

Un camarade d'Angers, Burgevin, cordonnier, quai Gambetta, emboîte le pas à Condom. Seulement, comme dans la grêle les bénéfices ne sont pas aussi considérables que dans la photographie, c'est dix pour cent sur les commandes ou achats qui lui seront faits avec le bon de *la Clameur* que le camarade versera pour le journal.

Ces dix pour cent donneront droit au bénéficiaire à un abonnement à *la Clameur*.

Un autre gniaff : Le camarade Lafond, 264 av. Daumesnil, Paris, fait lui aussi une remise de 10 0/0 sur toute commande accompagnée du bon de *La Clameur*.

— 0 —

Le camarade Béala, fabricant de bicyclettes, 33, boulevard Jules-Janin, à Saint-Etienne (Loire) fera, sur toute bécane qui lui sera achetée avec le bon-prime de *LA CLAMEUR* une remise de 15 p. 100 qu'il versera à la caisse du journal et qui sera remboursée à l'acheteur en abonnements.

Béala construit des machines modèle 97, gros tubes, cadre horizontal, pédalier étroit et à billes de 8 millim., chaîne genre Humber, roues de 70, pneus Stella, Titan, Michelin, Galus ou Thival; selle forte, frein démontable et rayons tangents (clés, sacoche et burette). Poids total : 12 à 13 kilos. — Prix, 265 francs.

Communications

Paris. — Salle Cloche, 80, boulevard de Clichy, série de conférences E. Girault, sur l'évolution économique et la révolution violente.

Vendredi à 9 h. du soir, deuxième réunion publique.

Deuxième partie : L'évolution des milieux et des individus.

Réunions suivantes ;
Troisième partie : Le Proletariat régulier.
Quatrième partie : Les Sans-Travail.
Cinquième partie : La Révolution, ses éléments, ses moyens.
Toutes les écoles sont invitées.
Entrée : 0 fr. 25.

— La « Justice Sociale », groupe d'études, mardi 10 août, à 9 h., au café de la Renaissance, 69, rue Blanche, causeries de Labrosse, Louis Martin, Villeneuve, sur les questions économiques.

Pantin. — Les copains sont invités à venir dimanche 6 août, à 8 h. 1/2 du soir, chez Ramm, rue de Paris, rond-point de la place de l'Eglise.
Balade dans la fête, chants, etc.

Quatre-Chemins. — Les libertaires des Quatre-Chemins se réunissent tous les samedis à la buvette libertaire, 11, rue des Ecoles, à Aubervilliers.

Levallois-Perret. — Les libertaires de Clichy et de Levallois invitent les socialistes des deux communes à venir discuter les théories libertaires, 68, rue Vallier, le lundi à 8 h. 1/2 du soir.
Les camarades qui disposent de brochures anticléricales sont priés de les apporter aux réunions.

Saint-Denis. — Bibliothèque Sociale de Saint-Denis. — Samedi 7 août 1897, salle Montémal, 35, rue de la République, réunion publique.
Tous les copains de la banlieue sont invités.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.
Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez le bistrot, 138, cours de la République. Causerie par un camarade; chants et poésies.
Tous les dimanches, balade de propagande à la campagne. Rendez-vous sur le rond-point à 2 h. 1/2.

Reims. — Tous les lecteurs des journaux libertaires sont invités à se trouver dimanche 8 août, à 4 heures du soir, salle du Cruchon d'Or, rue de Cernay.
Causerie par un camarade, chants et poésies.
La plus grande courtoisie sera employée dans la discussion.

— Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

Roubaix. — Les copains de Roubaix et Lille sont invités à se réunir le dimanche 8 août à 2 h., brasserie libertaire, 78, rue de Nouveaux, pour faire une balade de propagande dans la campagne.
Les copains de Mouscron (Belgique) sont invités à venir à notre rencontre pour se joindre à nous dans le même but.
Départ à 2 h. 1/2.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent les mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Les jeunes camarades du centre s'étant groupés sous le titre de *Jeunesse Internationale*, en vue d'organiser des causeries au moins deux ou trois fois par semaine, ainsi qu'une bibliothèque qui sera à la disposition de tous, prient les camarades qui auraient des ouvrages disponibles de les faire parvenir au camarade Vidal, bar du Coq d'Or, rue Récollettes, Marseille.

Le Pile. — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.
Un nouveau groupe est en formation à la Brasserie Libertaire. Réunion le samedi soir.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.
Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les culotter.

Montpellier. — Les camarades se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2 chez le copain Maury, au Jeu de boules des Arceaux.

Troyes. — Montperrin, place Saint-Nizon, 31, vend et porte à domicile le *Père Peinard*, le *Libertaire* et les *Temps Nouveaux*, ainsi que les brochures libertaires.

Limoges. — Le groupe la « Jeunesse Libertaire » pensant que des balades en campagne, tout en étant récréatives, seraient d'une utile propagande, a décidé d'en faire tous les dimanches.
Les camarades désireux de connaître l'endroit où l'on doit se rendre pourront s'en informer aux camarades du groupe.

Lyon. — Samedi 14 août, brasserie du Cours Vitton, 4.
Soirée familiale privée organisée par des libertaires.
Première partie (à 8 h.) : Causerie par Henri Dhorr sur l'Amour dans la Société future.
Deuxième partie (à 9 h.) : concert vocal et instrumental, poésies et monologues.
Troisième partie (10 h. 1/2) : grand bal.
Les cartes d'invitation sont délivrées par le camarade Frey, 69, rue Mazenod. Aucune carte ne pourra être délivrée à l'entrée, la réunion étant essentiellement privée.

Liège. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schbebach, 85, quai d'Orléans.

Petite Poste

Bordeaux. — W. Calais. — B. Seamonville. — R. Toulouse. — N. Alais. — C. Marseille. — V. New-York. — T. Hautvillers. — M. Antibes. — B. Angers. — L. Aix. — V. Couilly. — P. Commentry. — B. Annonay. — V. Tulle. — V. Nîmes. — N. Bois St-Denis. — P. et V. Reims. — B. Nantes. — H. Vienne. — B. Angers. — L. Orléans. — R. Brouil. — M. Bruxelles. — T. Haudrey. — G. Carmaux. — S. Cette. — M. Roubaix. — T. Thizy. — P. St-Quentin.
— Reçu règlements, merci.

— Beaumariage, Mac Donald : Oui, j'ai reçu par T. N. et il a dû en être fait mention dans la petite poste.

— Péqueux, 34, rue Charlier, Reims.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PERE PEINARD :
— Une bande d'anarchos de Creissels pour que le P. P. astique ferme les fesses aux cléricafards, 0.75.
— T. Hautvillers, 0.40. — Copain d'Angers, 0.25. — Un gas d'Orléans, 0.90.

SOUSCRIPTION POUR LES BANNIS D'ESPAGNE
— Un qui a soupé des cochons de cléricafards, 0.15.
— Un camarade, 2 fr.

AUX COLLECTIONNEURS

A céder une collection complète du Père Peinard, en ses divers formats et différents modes de publication, depuis 1889 jusqu'à ce jour, au prix de 200 francs.
S'adresser aux bureaux du Père Peinard, 15, rue Lavieuville.

Le camarade Favier se propose de faire une tournée de conférences dans toute la région du Nord. En conséquence les camarades de ladite région qui veulent communiquer avec lui pour l'organisation de ces conférences, peuvent lui écrire, 78, rue de Nouveaux, à Roubaix.

EN VENTE AUX BUREAUX DU " PERE PEINARD "

	aux bureaux	Paris
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broch.)	0.10	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.25	0.35
L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, faret de chonettes histoires et de galbeuses illustrations.....	0.25	0.35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'oeuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.....	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.	2.50	2.80
Les Joyeux de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2.50	2.80
La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2.50	2.80
La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in-8.....		5 »
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de <i>La Sociale</i> , 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

Les copains qui, pour décorer les murs de leur turne, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce. Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25; par poste 1 fr. 50; par colis postal 2 fr.

LE PERE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.
Imprimerie C. FAVIER, 120, rue Lafayette, Paris



Not' pauv' député, y se repose!... Dam, c'est si dur de faire les lois!